

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

CELERISSIMA AVICULA

Parmi les souvenirs de notre camarade Paul Benquet (ex maire conseiller général de Philippeville, premier secrétaire de l'Assemblée algérienne), cette anecdote remontant à l'année scolaire 33-34, en troisième, dont le professeur de lettres était le strict et érudit M. Vuillermet.

Précision au sujet de ce maître qui était loin d'être un géant: il spécifiait que *"la taille moyenne de l'homme est de 1 mètre et 66 centimètres"* et, joignant le geste à la parole, portait sa main - en guise de toise - à hauteur de sa... poitrine.

Histoire vraie ou légende? C'est en tous cas ce qui se colportait, de bouche à oreille, sous les robiniers de la grande cour.

Mais revenons à cette classe, au deuxième étage du bahut, par une journée qui devait être agréable puisque toutes les fenêtres étaient largement ouvertes.

On composait en version latine, aux prises avec une de ces amples périodes dont Marcus Tullius Cicero ne se doutait pas que, XX siècles plus tard, elles affligeraient des *ouled Roumis* issus de transalpins, de cisalpins ou de numides, bien plus qu'*in illo tempore* elles ne stigmatisaient le "jusquesàquantiste" Lucius Sergius Catilina, *"patientiam suam abutans"*...

Soudain - tandis que des phalanges volubiles faisaient tourner fiévreusement les pages du Gaffiot - un avis vagabond fit irruption dans la classe, *avicula* plutôt, pauvre oisillon qui alla se cogner aux murs en battant éperdument de l'aile et en poussant des *cui cui cui* affolés...

Subito, il fut accompagné dans son vol par un grand brouhaha de lycéens en larges gesticulations, qui s'appliquaient à charitablement le pousser en direction d'une issue réputée salvatrice.

Toute cette chienlit - eût dit qui nous savons - sous l'oeil soucieux d'un maître peu enclin à laisser se développer longtemps le désordre.

Fort heureusement, l'ornithologique corrida ne dura que l'espace d'un bref instant, le volatile ayant très vite découvert sa *via* en direction de quelque avi-école buissonnière...

Tunc, le *magister* - rasséréné quant au strict maintien de la sacro sainte discipline - s'offrit le luxe apaisant d'un mot d'esprit phonétique:

"Cet oiseau, jeunes gens, est dix fois plus rapide que vous, et vous devriez bien prendre exemple sur lui: tandis que vous peinez, deux longues heures durant, pour faire une version, lui - en l'espace de quelques secondes - a fait... diversion!"...



CETTE CHÈRE "PREMIÈRE ÉTUDE"

Cette vieille salle d'étude et de classe (doublement photographiée par notre camarade René Méyère) était comme un "sanctuaire" du lycée de garçons, avec son obsolète tableau noir sur chevalet désuet, son manchon à gaz (de secours) antédiluvien et ses tables spartiates "enluminées" de graffiti ciselés au canif, de génération en génération.

Dans les casiers peints en gris - accrochés aux quatre murs et munis de cadenas - étaient rangés (ou entassés en pagaille anarchique) livres, cahiers, trousse; parfois quelques barres de chocolat ou des biscuits secs pour petite faim... voire de clandestins paquets de "sèches" pour ceux qui tentaient (et réussissaient parfois) l'exploit de fumer clandestinement en classe...

De jour, elle fut longtemps le théâtre des chahuts infligés au pauvre M. Dufour par des loustics au nombre desquels figurait son propre fils.

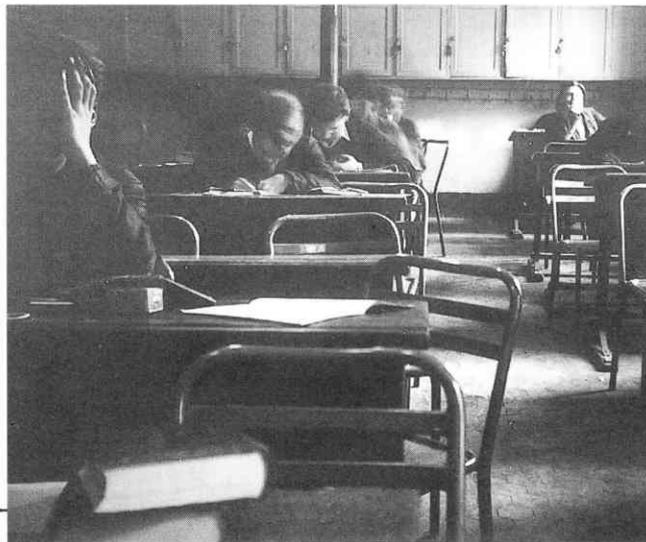
Elle fut aussi la seule capable de recevoir - au premier trimestre de l'année scolaire 1935-36 - les 93 élèves de la 4ème A A' confiés à l'enseignement de M. Aubertie.

A potron-minet comme entre chiens et loups, elle se baignait de clair-obscur et de silence, pour rassembler les internes, les demi-pensionnaires et les externes surveillés, pendant les heures d'études dites - ô évidence! - "surveillées".

Cette "première étude", ne connaissait le repos qu'à l'époque les vacances car, au cours de l'année scolaire, le jeudi, elle accueillait aussi, les élèves punis de retenue et, le dimanche, les victimes de la consigne entière.

Sur la paisible assemblée de 1941, on voit veiller paternellement M. Grégoire, répétiteur, lequel oeuvrait à arrondir ses fins de mois en rédigeant, pour les lecteurs de "La Dépêche de Constantine", une hebdomadaire chronique assez prisée dans les milieux intellectuels départementaux et modestement intitulée "De tout et de rien"...

Quel ami Parisien ou Francilien ira nous les dénicher au département des "périodiques" de la Bibliothèque Nationale?





LA FIDÉLITÉ A CE QU'ON DIT ÊTRE L'ESPRIT

LA FIDÉLITÉ A CE QU'ON DIT ÊTRE L'ESPRIT

Ceux qui, d'aventure, deviennent professeurs dans le lycée où ils ont été élèves, sont, par la force des choses, des continuateurs. Ils enseignent, à leur tour, ce qui leur a été appris. Les connaissances ont "progressé", les méthodes se sont habillées au goût du jour nouveau, mais si les élèves qu'ils furent ont été formés à l'exercice de l'éironie, de la maïeutique, de l'analyse, de l'induction... ils persistent dans ces activités qu'ils n'ont pas de raison de ne pas croire éducatives par excellence, et ils les mènent - le moment venu - de façon plus ou moins exemplaire, plus ou moins spécieusement originale.

J'observe que l'Algérie où nous avons grandi a été pour ceux, très divers, qui l'ont colonisée (mais pas seulement pour eux) un lieu où l'École a tenu un rôle de première importance, et qu'elle y a servi de relais entre une communauté vivace et disparate et ce que les Anciens, déjà, nommaient une Métropole. Nous ne doutons pas que cette métropole ait été le berceau et fût toujours la terre nourricière d'une grande civilisation. Un ministre de ces dernières années, visité par la vérité ou par le souvenir, a vanté "l'élitisme républicain". C'est bien de cela que notre enfance a été imbuë, et nous nous sommes - durant nos années d'apprentissage - pénétrés des Arts, des Armes et des Lois de la France révolue et de la certitude que la France, désormais républicaine, poursuivait - grâce à la promotion des meilleurs - sa grande carrière civilisatrice et cosmopolite, conformément à la Tradition des Lumières à laquelle elle s'identifiait.

Or, nous n'avons pas été gratifiés de ce délai au terme duquel ceux qu'on appelle encore professeurs sont réputés chevronnés, à moins qu'ils ne soient trouvés redondants, ou dilettantes, ou retranchés entre les parenthèses indument prolongées d'un âge plus que tout autre éphémère. Non. Nous sommes seulement devenus - quand cela nous a été accordé - vieux et émérités, ce qui n'est

nullement déshonorant, mais - à la longue - ne laisse pas de peser, bon gré mal gré.

Nous n'avons pas obtenu ce délai, l'école où nous durions nous ayant été retirée par l'Histoire, et l'exil qui s'en est suivi ne semblant guère susciter d'émules à l'inconsolable Abencérage. Il était, il est vrai, le dernier de sa race.

Il nous restait la fidélité à ce qu'on dit être l'esprit et qui n'est pas rien, même s'il n'est pas entièrement séparable des lieux où il a soufflé ni des corps qu'il lui fut loisible de délier. Cela est donc une autre histoire, et nous ne sommes pas bons juges pour nous prononcer sur cette fidélité-là. On sait, du reste, que le Lycée de Papa est forclos. S'il ouvrait encore ses portes à nos arrière-neveux ou aux prétendus tels, on nous informe et on nous répète qu'ils le brûleraient ou le mettraient à sac. Ainsi va le monde. Les récriminations sur le présent comme les apologies du passé sont oiseuses.

La grande civilisation dont nous nous sommes crus les usufructiers et, non sans emphase, les apôtres, n'est peut-être plus discernable que dans les musées, toujours plus nombreux et toujours plus fréquentés. Nous gardons toutefois, dans nos mémoires et dans nos fibres, la trace peu effaçable de son ancienne et "future vigueur", et nous laissons aux bonimenteurs de la médiologie démocratique le soin de déplorer les travers de la plus récente reverdie de notre terre, et d'en célébrer la bruyante modernité.

Mais nous devons reconnaître que, la continuité substantielle ou routinière s'étant rompue, nos convictions héréditaires n'importent plus, et que les considérations auxquelles nous serions asthéniquement enclins seraient, une fois encore, intempestives. Nous reconnaitrions même que les oisons que nous avons été ont dit beaucoup de bêtises et qu'ils ont sûrement péché par présomption et par fatuité.

Eh bien, nous n'en avons aucun regret:

nous fûmes tels. Et nous aurions été immanquablement démodés si, assez tôt, on ne nous avait fait entendre qu'on n'avait plus que faire de nous parce qu'on avait besoin d'innovateurs pour une école sans passé et pour des élèves auxquels on n'infligerait plus l'obligation de la docilité étymologique.

Je suis donc un ancien élève. J'ai été un jeune professeur. Rétrospectivement, il apparaît que ce ne fut qu'un intermède. Je n'ai pas été un vieux professeur.

Mais si je reste tant soit peu fidèle à mes inspirateurs, ils m'entretiennent dans la fidélité et l'étonnement, et je reste attentif à cette "innovation" envahissante, qui m'obsède sans relâche de ses drames et de ses farces.

Quant à en dessiner les traits, les cheminements et les perspectives, la tâche en reviendra aux futurs historiens de la longue durée. Ils diront, après avoir distingué la frime ou l'illusion et les travaux aux longs cours, ce que nous avons été, nous aussi, tôt recrus de désastres, témoins ou vestiges, qui nous sommes passés des petites espérances mais n'avons pas fléchi sous le fardeau exagéré du désespoir.

Marcel NETO.

QUATRE ANCIENS

Sur la photographie ci-dessus, ancien élève devenu professeur, Marcel Néto figure au troisième rang du corps enseignant d'Aumale, en 1951-52, avec d'autres anciens condisciples dont le nom a été composé en gras. De haut en bas et de gauche à droite, Mmes **Jean Molière**, Beyssi, Rigoulet, ?, Combes, ?, Gras, Nakache, Chappuis, **Maurice Guedj**, Mesguiche, ?, ?, ?; puis **Marcel Néto**, ?, Ristori, Maigret, Winckler, ?, Lemaitre, Honorat-Otten, Aron, ?, ?, ?; puis Missud, Recouly, ?, ?, Camboulives, Marion, Véga-Ritter, Alheinc, Senckeisen, **Marceau Zinat**, Canazzi, ?, ?; puis ?, ?, Profisi, ?, Commengé-Molière, Martin (censeur), Daumas (proviseur), Bertrand (économiste), Bonzom, ?, ?, Bouzaker, ?.

TABLEAU D'HONNEUR ET GROS SOUPIR

Si, selon Guillaume Apollinaire,
"les souvenirs sont un cor de chasse
dont meurt le bruit parmi le vent"...

les miens sonnent très loin dans mon passé, et ne m'en parvient plus qu'un écho affaibli. Curieusement, ce sont les notes les plus anciennes qui chantent au fond de ma mémoire, et elles viennent du vieux Laveran, le cher, le petit Laveran de la rue Nationale, enfoncé dans le

Pire encore - souvenez-vous, mes amies - le Tableau d'honneur était mensuel, et j'insiste: chaque mois, notre Directrice passait de classe en classe, avec son grand cahier, pour proclamer solennellement les derniers résultats, accompagnés de la récompense suprême ou du blâme affreux!

Et, pendant sept ans, huit fois par an, nous avons dû attendre, le cœur battant, la lecture de la sentence!

Or, notre condisciple Marie, brillante élève, douée, intelligente, était toujours victime de l'opposition de certains professeurs qui taxaient d'indiscipline son allègre espièglerie.

Et, chaque mois, la Directrice (qui aimait bien une certaine fantaisie chez ses lycéennes) devait répéter: "Marie, pas de Tableau d'honneur!" Et Marie, résignée, s'essayait en poussant un gros soupir...

Et puis - tout arrive - vint une fin de mois où la Directrice, ravie, annonça: "Marie, Tableau d'honneur, à l'unanimité"

Ahurie par cette proclamation inespérée, Marie retomba assise

en laissant échapper ce cri du cœur: "Merde alors!"

Mlle Duverger - très grande directrice par la culture, la finesse, l'intelligence d'esprit et de cœur - réagit le plus simplement du monde:

"J'espère, Marie, que cela vous portera bonheur"... et elle continua tranquillement sa lecture, à notre grande joie et sous l'oeil effaré du professeur d'histoire, vieille fille un peu coincée.

Belle leçon de sagesse, n'est-ce pas? Il faudrait que les actuels psychologues scolaires bâtés de diplômés (il existe même, paraît-il, un certificat "d'études comportementales") apprennent à donner aux choses simples leur simple valeur.

Mlle Duverger n'était pas laxiste, oh non! elle pouvait punir, durement même, et ne tolérait aucune entorse au respect ni à la discipline; mais elle savait, avec tact, faire la différence entre la grossièreté délibérée et agressive et une réaction spontanée, pas très élégante sans doute mais bien innocente après tout.

Et, chaque fois qu'elle dut in-

tervenir au cours d'un incident scolaire, elle a toujours admirablement réglé le problème; et Dieu sait que dans un lycée de filles où professeurs, administration, personnel de surveillance... tout est féminin, il suffit de peu de choses pour que cela vire à la pétardière...

Mais chut! là, je quitte le vieux Laveran, mon vieux lycée, et les échos se taisent...

Simone C.

C'est en 1894, que furent plantés des arbres - des robiniers - dans la grande cour d'honneur du lycée de garçons. Non loin de là, profitant d'un terrain rendu libre par la démolition de vieilles maison mauresques, fut créé un jardin où les élèves reçurent leurs premières leçons de botanique. Plus tard, ce même terrain devait être utilisé pour la construction du "petit lycée".

PETITES LATINERIES D'UN FORT EN THÈME

Qui aurait l'ingratitude d'avoir oublié notre grand Ancien, feu Jean Alessandri, son esprit, sa verve, sa voix d'or, sa tendre causticité? Claude Grandperrin nous a transmis ces vers écrits en 1923 par ce "fort en thème" - qualité qui ne l'empêchait pas de trusser des rimes dignes du final de la moliéresque et truculente comédie-ballet "Le Malade imaginaire".

Suzanna est puella
Quae semper emmitoufla
In grand manto forruri,
Vult nunquam nos amare,
Sed amat recitare
Leçonos et semper rit.

Haec mangeat, bibat, logeat,
Et nostrum malum blagat,
Intra lyceam feminam
Ubi multae puellae
Quae non sunt pulcherimae
Venerant hanc puellam.

In lyceo garçonorum,
Utrique professorum
Eam salutant chapoba,
At omnes discipuli
Qui pourtant sunt très poli,
Pas vantel et n'salupa.

Est enim morosissima
Quando non est in classa,
Quando matrona Belfes
Venit eam cercare,
Per eam raccompagnare
Ad lyceam envites...
Envites? Non! Sortando
E nostro digno lyceo,
Eunt in squarum primum
Et ubi Belfes vidit

Aut impatienter attendit
Cretinissum bonum.
Is nominatur Pruno;
Est niger et patrebo,
Et amat et adorat
Hanc surveillant matronam...
Et pauper lyceana
Non possit viderela
Animam consolatam.

Ah! Ah! Sua si bona
Norat, lyceanam! Ah!
Est felix andare
Laborare, estudiare,
Recitare, composare,
Rire, bougeare, blagare,
In nostris dignis classis.

Hosanna! Hosanna!
Viva puella Suzanna!
Amate e discipulis,
Viva, viva, viva, viva!
Viva puella Suzanna!

Jean ALESSANDRI.

VIZIRALYCOUSCOUS

On entre. Sous les pieds, un tapis de laine. Devant, une fontaine blanche de patio. Aux murs, trois couvertures de Bédouins aux motifs géométriques et aux couleurs vives. Les arcades claires qui entourent la majeure partie de la salle sont ornées de quelques plats de céramique aux bleus maghrébins et d'objets de cuivre: une aiguière élégante, un imposant narguilé en sommeil. Décor heureusement sobre.

C'est Le Vizir, restaurant à l'enseigne bleu de ciel nocturne, où se retrouvent, dimanche 2 avril, les ALYCeens septentrionaux, auxquels sont venus se joindre - parfois d'au-delà nos "limes" hexagonaux - quelques fidèles.

Ils sont une soixantaine, à qui leur président souhaite la bienvenue. Jean Malpel se réjouit de leur affluence, et présente les "nouveaux", chaleureusement accueillis.

Déjà, est annoncée l'assemblée générale de fin septembre, qui permettra de découvrir ou redécouvrir Montpellier.

L'apéritif est sobre: cocktail de jus de fruits. La kémie attend sur les tables. On se forme en petits groupes, regrettant de ne pas avoir, à ses côtés, un tel ou une telle installés à d'autres tables... sacrifice inévitable, mais on se retrouve au café ou au goûter, pour évoquer les souvenirs du lycée et d'autres réunions, ou demander des nouvelles de ceux qui n'ont pu venir.

Le couscous arrive. Bien sûr, un peu "parisien"... y avait-il tant de carottes en Algérie? Où sont nos cardons? nos garnons? On se rassure en voyant une belle graine, des pois chiches, des raisins.

On déguste, en songeant à celui de jadis, toujours différent dans chaque famille, que préparait longuement la maîtresse de maison assistée de son ancillaire Zakina.

Le dessert - une salade de fruits - rappelle les vergers que nous avons connus: il est parfumé à la fleur d'orange.

Café ou thé à la menthe. C'est le moment de retrouver les amis des autres tables. Les échanges reprennent, et le temps passe si vite qu'on est étonné de voir arriver déjà les petits gâteaux. Et quels gâteaux! Foin des incitations au régime! Foin du dédain métropolitain: "C'est trop gras, c'est trop sucré!". A nous les petits makrouds, les cornes de gazelle, les paniers aux amandes!

Avec le dernier thé et ces friandises, se termine cette diffa parisienne. On se quitte. A bientôt, in cha Allah!

Suzanne LE NOANE MUSSET



De haut en bas, de gauche à droite: M. Padovani Quilici, R. et M. Cianfarani, devant P. Lapadu, C. Padovani, J.D. Foata, J. Malpel; M. Challande, G. (Gelez) et G. Pradelle, F. Challande; E. N'zier, P. Zécri; J. Feuvre Rosenthal, A. Durand, R. Vallée, P. Fabvre; J.M. Sallée, M. Fonlupt, Mme Thomas, J. Fonlupt Paganelli et son fils Jean; J.D. Foata, R. Fleck Alaize, J. Vallée Fabiano, D. Foata Vaudey, S. Durand Canavaggio et R. Fleck; J.P. Champetier, P. et A. Xavier, L. Surjus Hacène, F. Zécri, R. Nizier, M. Sogny; M.J. (Gormand) et J. Dessens, J. Fabrycy Bonici, R. Benzaid, G. Paret Battesti, J. Arthaud; J. de la Hogue Turin, M. Meignian, S. Le Noane Musset, J. de Commynes Bargout, A. Monnier Polycarpe, G. H'limi, P. Collet, G. H'limi Allouche, J. Collet Goran, A. Jacquier Masselot, L. Morette Eppe, G. Bourrizeau Faber, J. Gouvine Crépin, M. Jacquier: Masselot, H. Gouvine, J. Bourrizeau.
Photos Renée Fleck Alaize.

les bahuts du rhumel

- ALYC**
- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 84 37 15 40
 - V-Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
6, parc du Château
78410 Aubergenville
01 30 91 15 59
 - Secrétaire Suzanne Le Noane
28, rue Pierret
92200 Neuilly sur Seine
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 38)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31

DITES-MOI OÙ N'EN QUEL PAÏS...

Avant que ma mémoire ne me trahisse, j'aimerais évoquer quelques-unes de mes compagnes de lycée.

Je ne parlerai pas de mes chères amies Josette et Mady, retrouvées grâce à l'ALYC et à d'heureux hasards. J'ai matérialisé ces retrouvailles, inconsciemment, dans une petite sculpture où des êtres sans âge, - à la fois enfantins et vieillots - dans une grande complicité, échangent des nouvelles surprenantes...

Je ne parlerai pas non plus de tant de jeunes filles que le hasard, ma timidité ou des incompatibilités superficielles d'humeur m'ont empêchée de connaître, ce que je regrette. Je parlerai de celles que j'ai perdues de vue mais qui sont restées, dans ma mémoire, de lumineuses adolescentes.

Les classes de 5ème, de 4ème et de 3ème ont été pour moi, sans que je m'en rende compte, celles d'une ouverture aux autres, ou du moins d'une curiosité devant des personnalités diverses et déjà bien affirmées.

Dans cette société en miniature que constitue une classe, il y avait, dès la rentrée, des tropismes qui, très vite, aboutissaient à la formation de groupuscules, à peu près stables ensuite le reste de l'année.

Pourtant, de sa place fixe dans la classe, grâce aux remarques des professeurs ou aux interventions des élèves, on pouvait percevoir, ça et là, des forces vives qui ne demandaient qu'à se manifester.

Dans quelle classe?... 'en 5ème peut-être, au premier rang, à gauche pour moi, il y avait un futur écrivain, que je mettais au rang de Colette. C'était Paule Gelin, dont les rédactions étaient très souvent lues en classe par le professeur de français: sa sensibilité, son style imagé et original me ravissaient. Comme j'aurais voulu écrire ainsi!

Et comme elle cachait bien son talent et sa maturité sous une apparence enfantine: des joues roses et des yeux bleus, des cheveux blonds, assez court et tout flous; en somme, une petite fille souriante mais très discrète.

Devant son apparente fragilité, on pouvait se demander comment elle supportait sa condition d'interne. Il faut dire qu'à côté d'elle, Pierrette



Trois des jeunes lycéennes citées dans le texte de Suzanne Le Noane figurent sur cette photographie de la classe de 5ème A, prise en décembre 1937, et leur nom (ainsi que celui de l'auteur) a été composé en gras. De gauche à droite et de haut en bas, **Janine Martin**, Gisèle Cohen, Colette Nallet, Paule Mielli, Janine Joland, Chantal Gaillard, Monique Cruchon, Marthe Bourdieu; puis **Pierrette Nicoli**, Jacqueline Chemla, Janine Minvielle, Jeanne Coutayard, Gisèle Hassoun, Marie Anne Guéguen, Janine Lepage, Jeanne Catogni, Josette Bonici; puis Janine Brun, Colette Dasnière, Anne Marie Beretti, Laure Joly, Arlette Coste, Mady Aubrun, Noémie Beretti, Arlette Nicolau, Frédérique Attard; puis ? Gozlan, **Suzanne Musset**, Yolande Luciani, Odette Assoun, Yvonne Meschi, Madeleine Baquey, Josette Grégoire, Janine Delhommeau et **Paule Gelin**.

Nicoli apparaissait comme un tuteur.

Interne elle aussi, mais sûrement apte à surmonter les désagréments de cette situation, cette condisciple m'impressionnait par son assurance, sa robustesse physique, son aisance et sa joie de vivre. Mais cette vigueur un peu garçonnière (elle avait dû être élevée à la campagne, au milieu de frères) n'excluait pas des dons d'analyse et d'expression.

Paule Gelin, à l'ombre de cette compagne, n'avait rien à craindre.

Plus près de moi en classe, mais ce devait être en 4ème, régnait en mathématiques Janine Martin, toujours la première à trouver la solution d'un problème, à développer un raisonnement impeccable, dont le cheminement était lent et laborieux pour tant de ses camarades.

Ame pure plutôt que pur esprit, elle disait d'une façon forte et émouvante les textes que nous apprenions. Je la revois sur scène dans le rôle de Jeanne d'Arc, prémonition de sa vocation future.

Et je me rappelle son profil net, son regard franc sans intransigeance. J'espère que sa dévotion lui a apporté cette part d'absolu dont elle avait besoin.

En troisième, apparut dans

notre classe une élève nouvelle pour moi: Janine Perette. D'où venait-elle? Je ne sais. Son visage de brune à peau claire, aux yeux noisette, son profil au nez retroussé l'apparentait - pour moi - à "la Parisienne", cette figure crétoise dont notre Malet-Isaac nous avait révélé le surnom.

En 2ème, nous étudions les poètes du XIXème siècle, et notre Janine troussait avec la plus grande aisance des sonnets à la Verlaine dont elle nous régala, Josette Bonici et moi, lors de nos retours à la maison, après les cours de l'après-midi.

J'exagère peut-être, mais il me semble qu'elle en avait tout un cahier! Quand, saisi d'une inspiration irrésistible, on s'est essayé soi-même à la poésie et qu'après deux vers bien venus on s'est effondré platement dans le troisième, la facilité de Janine pouvait paraître prodigieuse. Qu'est devenu son talent?

Il me reste à évoquer la figure la plus pathétique: celle qui, à la fin de nos années de lycée, m'initia aux réalités de la vie et de la mort.

Un jour, en terminale, une camarade de classe que je ne connaissait pas bien m'offrit de faire mon analyse graphologique. C'est ainsi que j'entraî en relation avec Christiane Bénos.

Je découvris une jeune fille intelligente, ardente, curieuse de "la vraie vie" après les années de lycée.

Hélas! elle était malade, et à une époque où l'on ne disposait, en Algérie, ni de sanatoriums ni d'antibiotiques... Aussi, n'oublierai-je jamais les deux dernières visites que nous lui fîmes, Josette et moi, pendant l'été 1943.

A la première, je découvris une Christiane très amaigrie, inquiète, mais masquant son angoisse sous des projets d'avenir...

A la seconde, c'est une jeune morte que je vis - habillée de la robe bleue à pois blancs qu'elle nous avait montrée quinze jours auparavant - reposant sereine au milieu des fleurs... Comment ne pas être, alors, envahie par un sentiment d'énorme injustice?

Je suis désolée de confier ici ce souvenir si triste, mais avec cette expérience se terminait ma vie insouciance de lycéenne...

Et l'image, très belle, de la jeune morte reste liée à celles, gracieuses, vives, joyeuses, des compagnes que je n'ai pas oubliées.

Suzanne LE NOANE
MUSSET

● Dites-moi où, n'en quel país... (Villon. "Ballade des dames du temps jadis").

Pourra-t-on dire que nos "Bahuts du Rhumel" ont eu un pré-décesseur lorsque j'aurai révélé qu'en 1ère C, au cours de l'année scolaire 1945-46, j'ai collaboré à la parution d'un "Journal du Lycée", dont le rédacteur en chef était Deleuze, un interne.

Un poème de ma composition figurait dans le premier numéro... dont je ne me souviens plus s'il eut une suite ou non.

De cette époque fort lointaine, j'ai conservé le souvenir de M. Camboulives qui, en 4ème C, m'enseignait le français et le latin.

Que de fois il lui arriva de me dire: "Rossat, cessez donc de ricaner!", car j'étais bon public, et - bien que placé au premier rang, à côté de Marchal - je me laissais très souvent dissiper par les camarades...

Pour mes activités extra-sportives, j'allais à la piscine de Sidi M'cid - l'olympique - avec Marbot et Saucerotte, lequel était champion de natation. Pour ma part, je me contentais de "faire des longueurs" avec eux, en poussant une planche devant moi.

Par contre, avec Esposito, faisant de l'athlétisme au C.U.C., nous avons gagné un 4 x 100 mètres au challenge de Batna.

● Encore un mot pour demander si quelqu'un sait ce que sont: devenues - j'ignore quel fut leur nom d'épouse - Colette Seheni et Claudine Damville? Cette dernière, qui fut prix d'excellence en série C, devrait être ou avoir été médecin.

ASTUCE

L'article consacré par Jacques Ferrier, dans le numéro 18 des "Bahuts du Rhumel", à notre camarade Rondenay, m'a rappelé un lointain souvenir. A quelques années de notre sixième commune en 1922, Rondenay et moi nous sommes retrouvés, non loin de Mayence, prisonniers à l'Oflag 12 B. Là, au nez et à la barbe de nos gardiens, l'ancien "X" bricola un récepteur de radio, engin qui nous permit d'être au courant de tous les événements se produisant dans le monde, qu'ils soient ou non d'ordre militaire.

Raymond FILHOL.

EN PRÉLUDE

L'année 1857, le programme de création d'un collège communal de garçons, étudié par l'inspecteur primaire M. Martin, pour assurer l'enseignement jusqu'à la quatrième, prévoyait la nécessité de recruter un directeur et six maîtres... dont "deux bacheliers minimum" (sic). En attendant l'installation au Dar-Kaiserli - antique maison mauresque du quartier de Hara - les premiers cours se déroulèrent "pour répondre aux sollicitations pressantes des familles", au numéro 49 de la rue... Caraman.

Petite gloire - appelée à être perpétuelle... mais combien éphémère au regard du temps - que celle de figurer, d'année en année en année, de sédimentation en sédimentation, quelque part dans le tableau ci-dessous! A quelques encâblures typographiques de professeurs vénérés (ou chahutés), d'un ténor-avocat-poète, d'un écrivain prometteur tombé au Champ d'Honneur dans la fleur de l'âge, et d'autres patronymes connus ou ignorés...

Qu'avait-on donc fait pour mériter cette citation qui se perpétuait, de palmarès en palmarès, "ad vitam... hodie non aeternam"?

On avait écrit, penché sur son pupitre, deux ou trois heures durant, pour traiter un sujet immanquablement marqué d'un brin de conformisme académique, parangon des parangons auquel s'accollait parfois - allez savoir pourquoi? - le mot "bateau".

On avait récidivé le trimestre suivant, on avait persisté un troisième trimestre encore... Et, au bout du compte, il s'était avéré qu'on avait réussi (un peu) mieux que ses consociaux, et obtenu la note (14 semble-t-il) au dessous de laquelle nul ne pouvait prétendre au prix, qui de mathématiques élémentaires, qui de philosophie, qui de rhétorique.

Le jour de la distribution des prix, on avait gravi - sous des applaudissements plus ou moins nourris - les marches de l'estrade officielle, pour recevoir quelque in-octavo à couverture rouge et tranche dorée, lieu tenant de l'aïeue auréole...

Puis avait passé le temps, avaient sonné les heures!... Vite oublieux de cette brève élévation, on était devenu - avec sagesse et application - juriste, enseignant, guerrier, thérapeute, commercial, fonctionnaire, ingénieur, cadre... à moins de s'élever encore - ô rhétoricien de l'année scolaire 1905-1906! - jusqu'à la constellation la plus inaccessible des gloires et des servitudes militaires, et d'aller siéger - olympien - parmi les Immortels...

Année	Mathématiques	Philosophie	Rhétorique	2 ^{me} Moderne
	A. B.			
1900-1901	Blanc Léon.	Bercher Léon.	Bouchet Jean.	Espanet Raoul.
1901-1902	Arnaud Paul.	Lecca Henri.	Robert Etienne.	Hauvet Lucien.
1902-1903	Meyer Eugène.	Bouchet Jean.	Jugue Paulin.	Mouret Camille.
			I ^{er} A. B. C.	I ^{er} D.
1903-1904	Rohmer Bernard.	Jugue Paulin.	Salvan Charles.	Fourrier Paul.
1904-1905	Fourrier Paul.	Prévost Marius.	Paris Gabriel.	Sider Auguste.
1905-1906	Sider Auguste.	Ferrier René.	Juin Alphonse.	Moinier Gilbert.
1906-1907	Muselli Georges.	Pilley Henri.	Oppetit René.	Marage Pierre.
1907-1908	Marage Pierre.	Oppetit René.	Solignac Marcel.	Barbier Georges.
1908-1909	Hazan Salomon.	Clada Michel.	Ksentine Edouard.	Coliac Armand.
1909-1910	Brunache Pierre.	Poli Charles.	Lévy Charles.	Lechrist Georges.
1910-1911	Hadjadj Gaston.	Lovichi Jean.	Roux René.	Lechrist Georges.
1911-1912	Escande Elle.	Piètri Charles.	Fourrier Marcel.	Messerschmitt Raoul.
1912-1913	Bize Maurice.	Py Léon.	Oppetit Emile.	Ben Djelloul Mohamed
1913-1914	Buscaill Marcel.	Oppetit Emile.	Moatti André.	Doussinaud Paul.
1914-1915	Cour Pierre.	Person Gabriel.	Person Gabriel.	Lanfranchi Alfred.
1915-1916	Ralton Lucien.	Moatti André.	Bouscasse Maurice.	Lanfranchi Alfred.
1916-1917	Sirand Lucien.	Azerad André.	Tertian Raymond.	Alaize Gabriel.
1917-1918	Marty Pierre.	Mazure Marthe.	Sirand Lucien.	N***
1918-1919	N***.	Attal André.	Rousselle Georges.	N***
1919-1920	Brenot Maurice.	N***.	Guieu Gabriel.	N***
1920-1921	Perpère Ernest.	Abder Halden Henri	Laumet Jean.	Berthou René.
1921-1922	Léoni Toussaint.	N***.	Lombard Maurice.	Carpuat Henri.
1922-1923	Hadjadj Léon.	Champ Georges.	Alessandri Jean.	Geanopoulos Anastase.
1923-1924	Ferrier Jehan.	Adda Paul.	Lecomte Jean.	Guinard Adrien.
1924-1925	Bellier René.	Gouguenheim Marcelle.	Albertini Pierre.	Canavaggio Ferdinand.
1925-1926	Bonnell Guy.	Loichot Roger.	N***.	N***
1926-1927	Brulebois Guy.	Tapie Félicien.	N***.	N***
1927-1928	Elghozi Georges.	Jacques Madeleine.	N***.	N***
1928-1929	Gross Georges.	Grima Pierre.	N***.	Jacob Charles.
1929-1930	Martin Armand.	Piérini Georges.	Lentin André.	N***
1930-1931	Gross Paul.	Wolters Andrée.	N***.	Mselati Edmond.
1931-1932	Attali Georges.	Barousse Jean.	Muracciole Christian.	Gisselbrecht Christian.
1932-1933	Ferrier Jacques.	Murracciole Roger.	Adda Paul.	Pessey Raoul.
1933-1934	Félici Joseph.	Bozzo Louis.	N***.	Chaffi Boukhalfa.
1934-1935	Andréani Félix.	Zerbib Pierre.	N***	Doukhan Georges.
1935-1936	Moschetti Armand	Aldebert Pierre.	Giudicelli Lucien.	Ait-Zai Mohamed.
1936-1937	Ritzenthaler Joseph.	Mazzia Edgard.	Braun René.	Bartoli Jacques.
1937-1938	Lakdari Abdelmalek.	Benos Jean.	Gozlan Roger.	Eyme Maurice.
1938-1939	Chazerans Roger.	Masselot Marc.	Dumontet Paul.	Massinon Lucien.
1939-1940	Benos Maurice.	Barkatz Georges.	Néto Marcel.	
1940-1941	Clavel Henri.	Tiab Saïd.	Lentin Albert.	Lakdari Djamel.
	Bounine-Cabalé Jean.	Lentin Albert.	Pineau Raoul.	Estorges Frédéric.
	Bobcoff Georges.	Fillol Pierre	Maniquaire Pierre.	Estorges Frédéric.
			Benoît Jean.	
			Fillo! Pierre.	
			Izart Maurice.	
			Biron Guy.	
			Oberdorff Guy.	